

Silence de noir, par Grégoire Tempels

Où est le vent ? J'avais pour habitude de toujours l'entendre souffler fortement contre le mur de ma chambre, côté fenêtre, en me levant le matin. Mais aujourd'hui... disparu. C'est quelque chose d'assez perturbant. Vous allez me dire que ce n'est pas si grave mais vous ne pouvez imaginer ce que cela représente pour moi. Cela fait maintenant treize ans que j'entends tous les matins le vent se jeter sur la petite bicoque familiale, sur le mur côté fenêtre de ma chambre plus précisément. J'ai toujours été craintif. C'est dans ma nature. Il faut dire que quand vous habitez ici, en Islande, au pied d'un volcan en activité, toutes les choses vous permettant de savoir si vous êtes en vie ou non sont indispensables. Si vous perdez ces repères, vous êtes mort. Moi, ce matin, je n'entendais plus le vent.

Un regard par la fenêtre. Je vois scintiller la surface pâle du lac, à travers le carreau sale de ma fenêtre, grande étendue miroitante et impassible, se ridant parfois sous l'impulsion du vent. D'ici, de ma chambre, je ne parviens pas à dire s'il est agité ou bien dispose de cette attitude tranquille, presque apathique, qu'il adopte lorsque le vent ne souffle pas assez fort. Je me dis d'ailleurs qu'aujourd'hui la surface ne doit même pas comporter un seul pli étant donné que je n'entends pas le mur grincer. Le vent a disparu. Et il n'est pas le seul ! Je n'entends pas les macareux qui volettent habituellement au dessus du lac, plongeant de temps à autre pour ressortir le bec muni d'un poisson. Levant donc la tête à leur recherche, je les aperçois, ça et là, une petite dizaine tout du moins ; pourquoi ne les entends-je pas ? Auraient-ils tous décidé de fermer leur bec afin qu'on ne puisse plus ouïr leurs cris stridents ? Si c'est le cas, j'assiste donc à un événement historique de l'histoire naturelle. Je descends de mon lit au bois vieilli et m'approche de la fenêtre afin de mieux observer ces drôles de muets. Pas de cris. Pourtant, je peux parfaitement distinguer les becs s'ouvrant et se fermant avec insistance et rapidité. Pourquoi aucun son n'en sort-il ? Cette question parcourt mon esprit longuement, sans que je ne quitte les petits becs orangés des yeux. Un gargouillement se fait sentir. Laisant là ces étranges macareux, j'obéis aux injonctions de mon ventre me disant de me rendre à la cuisine afin d'engloutir mes œufs brouillés. Comme chaque matin. J'enfile donc un pantalon et sors de ma chambre, écartant doucement le rideau délavé qui me sert de porte. Puis, avançant les pieds précautionneusement l'un devant l'autre, afin de ne pas réveiller ma mère et ma sœur dormant encore, j'entreprends la descente du vieil escalier pourri menant au salon et à la petite pièce de carrelage poussiéreux servant de cuisine. On dirait bien que c'est mon jour de chance, je n'entends grincer aucune marche. C'est bien la première fois.

Le dos de mon père partant travailler m'apparaît alors que j'atteins le bas de l'escalier. Son corps immense se découpe dans le rectangle de lumière qu'est la porte grande ouverte. M'entendant, il se retourne et, comme à son habitude, a l'air de marmonner quelque chose dans sa grosse barbe broussailleuse. Il repart ensuite vers la forêt, colosse immense allant défier les arbres, bois, écorces, cassant sous le poids de sa hache et la force de ses muscles herculéens. J'aime bien mon père. Il ne parle jamais et pourtant, lorsque je le regarde, je devine, au fond de ses yeux d'un gris cendre, l'amour inconditionnel qu'il me porte. Je le regarde encore s'éloigner un peu, puis me souviens de mon ventre criant famine et de la cloche de l'école du village qui se mettrait à sonner bientôt. Je file dans la cuisine me préparer à manger. Pendant que les œufs chauffent, je regroupe mes affaires pour les cours d'aujourd'hui, puis, engloutissant la pâtée jaunâtre encore brûlante, je sors de chez moi et entame le chemin vers l'école, le long du sentier de graviers blancs qui me mène chaque matin jusqu'au village.

Il y a bien vingt à trente minutes avant que je ne pose un pied sur le paillason de l'ancienne église qui nous sert maintenant d'école. Je fais cette marche avec plaisir, goutant au calme environnant de la campagne qui se réveille petit à petit. Mais aujourd'hui, il fait trop calme. Pour ainsi dire, je n'entends même rien. Le vent ne siffle pas à mes oreilles alors que je suis dehors, le sentant parfaitement me fouetter le visage de ses rafales. Je ne perçois toujours pas les cris stridents des macareux qui volent pourtant juste au dessus de moi maintenant. Et puis le lac. J'aperçois, alors que le sentier décrit un coude me permettant de m'approcher plus près, les creux et bosses que forme l'eau, agitée par le vent. Le lac n'est pas au repos... où est donc le son des vagues se brisant sur les rochers de la berge ? Où est le son de mes pas sur les graviers du sentier ? Comment se fait-il que, m'approchant du village, je n'entende toujours pas la cloche de l'école, ma montre m'indiquant pourtant qu'il est l'heure où notre professeur fait normalement tinter le cône métallique à l'aide de son petit marteau de fer ? Pourquoi,

maintenant qu'un doute m'assaille, je n'entends même plus le son de ma propre voix alors que je me suis mis à crier à pleins poumons ? Je n'entends rien. Mes oreilles ne captent plus le moindre son...

Cela fait maintenant quelques jours que ma surdité est survenue et a été authentifiée par le médecin du village. Je vis un calvaire. Ma famille proche essaye toujours de communiquer avec force articulation et gestes mais les autres, élèves, habitants du village, ont déjà commencé à se détourner de moi. « Le bucheron », « Le sauvage », je n'ai pas besoin d'entendre pour deviner ce qu'ils pensent de moi et pensaient d'ailleurs depuis le début. Ils utilisent maintenant ma surdité comme excuse pour m'éviter, me fuir. Je m'en fous. Tant qu'il me reste mes vrais amis, que je peux les voir, les toucher ou les humer, alors j'irai bien, je m'accrocherai. Tant que je peux voir et sentir le vent, le lac et ses vagues, les macareux, ... toutes ces choses qui me rappellent que je suis toujours en vie, que le volcan est calme, alors je vivrai. Et puis il y a mon père. Mon plus grand réconfort. Il m'a adressé ses premiers mots, même si je n'ai pas pu les entendre, je l'ai vu, lui, s'époumoner sur le médecin, tourner la tête en tout sens et puis me crier dessus aussi. Il était incroyable, une véritable montagne s'ébranlant d'un seul coup. Depuis ce déclic, il me parle tout le temps. Il sait bien que je ne peux pas l'entendre, mais comme moi, lisant au fond de ses yeux et voyant son amour, il lit dans les miens et comprend que le voir parler me fait plaisir.

Au final, je n'ai rien perdu de ce qui m'était cher. Je réalise même que mon pays, ma nature, ma famille, tous me paraissent aujourd'hui plus captivant, plus importants même à mon cœur. Ils sont ce qui me fait tenir le coup et ça, c'est ce qui les rend indissociables de ma vie de sourd.

Autre matin. Je n'entends évidemment pas le vent souffler contre le mur de ma chambre, côté fenêtre. Pas moins que les vagues se brisant contre les rochers ni les macareux voletant dans le ciel. Pourtant, quelque chose de nouveau m'est arrivée. Il y a quelque chose d'anormal quand je regarde l'intérieur de ma chambre. Cette impression persiste lorsque j'observe les becs orangés pleins de poissons, de l'autre côté de la vitre sale. Que m'est-il arrivé ? J'écarte le rideau délavé et m'engage dans le vieil escalier, faisant sûrement grincer quelques marches, pour retrouver mon père. Depuis que l'on m'a déclaré sourd, il reste toujours un peu plus longtemps le matin, assis à la petite table du salon, afin de me gratifier d'un sourire et de prononcer quelques mots inaudibles emprunts, je n'en doute pas, d'une chaleur sans commune mesure. Là, dans le salon, il finit de me parler, se lève doucement de sa chaise, sans me quitter des yeux, et se dirige vers la porte. Juste avant de sortir, il m'indique du doigt la cuisine où, fumant dans une assiette, des œufs brouillés m'attendent. Mon père ne sait pas cuisiner. Cela a dû lui demander une délicatesse incroyable pour arriver à prendre les petites formes ovales sans les briser dans ses mains de géant. Un dernier regard de sa part, une gouttelette s'échappe du creux de ma paupière et roule doucement sur ma joue, il sort. Ma vue est maintenant brouillée par les larmes. Je me dirige vers l'assiette de terre cuite où fume la pâte dorée. Tendant une main pour la saisir, mes doigts ne se referment que sur une mince prise. L'assiette heurte le sol et vole en éclats. Les œufs se répandent parmi la crasse du carrelage. Je me maudis de ma maladresse et ramasse les débris méticuleusement afin que personne ne se rende compte de ma bêtise. Je ne laisse aucun indice surtout dans le but que mon père pense que j'ai mangé le repas qu'il m'a préparé. Je serai trop honteux de devoir lui expliquer comment j'ai gâché son merveilleux présent.

Je pars me promener pour oublier l'incident et récupérer mon calme. Je ne fréquente plus l'école. Mon père m'a fait comprendre que je serai sûrement bûcheron comme lui. Je trouve que ce n'est pas plus mal, je n'aime pas l'école. Je m'engage donc sur le sentier opposé à celui allant vers le village. Je monte vers le volcan. C'est un de ces vieux sentiers de montagnard endurci, escarpé à souhait, demandant une attention particulière au sol à chaque instant où l'on pose le pied. Mais moi, ce chemin, je pourrais le faire les yeux fermés tellement je l'ai parcouru durant mes longues promenades solitaires, lors des jours sans école et depuis que je suis devenu sourd. Mais alors que je franchis un rocher bloquant le passage, je trébuche. La même sensation que ce matin dans ma chambre m'envahit. Ma vue est toujours brouillée. Je tente d'essuyer les restes de larmes s'attardant au bord de mes paupières. Rien. Tout est sec. Alors pourquoi ma vue est-elle vitreuse ? Je me frotte les yeux énergiquement, utilisant les parties propres de ma chemise entachée d'œuf. C'est pire qu'avant. Je me secoue, souffle, frotte encore et encore...

Pourquoi les arbres secoués par le vent deviennent-ils flous ? Pourquoi le lac en contrebas s'assombrit-il ? Comment se fait-il que je ne distingue plus bien les mouvements des macareux dans les airs ? Que m'arrive-t-il ? Des hauteurs où je me trouve, je devrais apercevoir le village en bas, dans la vallée. Où est-il ? Je fais demi-tour, redescends le sentier en courant, trébuchant sans cesse, m'écorchant à chaque fois qu'une chute fait rencontrer le sol à mes genoux et aux paumes de mes mains. Et je pleure. Les larmes ruissellent, s'écoulent à flot le long de mon cou et noient mon col de chemise. Elles n'arrangent rien à la situation. Je vois encore moins avec toute cette eau dans les yeux. Enfin, l'inclinaison du sentier diminue pour faire la jonction entre le flanc du volcan et les hauteurs de la plaine. Ma maison. Je l'aperçois encore à travers le mince trou de clarté entouré par l'énorme voile sombre qui occupe désormais la majeure partie de mon champ de vision. Encore un peu, je cours toujours follement, vers la porte de bois crasseuse. Vingt mètres, je distingue la porte. Dix mètres, ma main se tend vers la poignée. Je parviens à ouvrir la porte. A l'intérieur, le noir complet.

Cela va faire maintenant des mois que je suis sourd et aveugle. On pourrait même dire muet car je ne parle plus à personne et je n'arrive plus à voir si les gens me parlent. Je reste assis sans rien faire, toute la journée, au sommet du volcan. J'ai toujours aimé cet endroit. C'était souvent là, au bord du gouffre béant et chaud que je terminais mes promenades. Je soupçonne mon père de m'y déposer tous les matins et de m'en ramener tous les soirs. Je sens ses mains puissantes me saisir et ses bras, tels d'énormes leviers, me soulever dans les airs. Je ressens également le souffle du vent sur mon visage alors que mon père m'emmène vers, je suppose, le sommet du volcan. Malheureusement, une fois là haut, hormis le vent, c'est le vide. Rien, le silence et le noir absolu. Plus de lac, de vagues, de macareux, de cloche retentissante, de couleurs, ... plus de vie. Juste la sensation du vent froid sur mon visage tandis que mon dos est chauffé par l'air s'élevant du gouffre. Alors, dans ce silence noir, mon esprit vacille. J'essaie de me raccrocher au vent mais celui-ci se joue de moi, s'enfuit en courant d'air. Je suis une relique, un tas de chair et d'os que l'on dépose au sommet d'une montagne pouvant le détruire à tout moment de ses flammes liquides. Les gens du village doivent avoir inventé des histoires sur moi, pour faire peur aux enfants le soir. Des contes sordides où il serait question d'un enfant aveugle et sans oreilles qui repère les gens à l'odeur... Je les hais. Je hais ce village et tous les gens qui y habitent. Je hais ma mère et ma sœur qui ne se sont plus manifestées depuis trop longtemps. Je hais cette terre sur laquelle je repose. Cette même terre qui pourrait quasi m'engloutir sans que je ne m'en rende compte.

Le vent se fait de plus en plus froid. Le soir doit être tombé. Où reste mon père, que fait-il ? Cet après midi le volcan a grondé. Des arbres sont tombés, je le sais, c'était toujours comme ça avant. Plusieurs bucherons ont déjà perdu la vie à cause de ce genre de perturbations. Mais pas mon père, un arbre se casserait en deux rien qu'en tombant sur lui... Où reste-t-il ?

Je me suis endormi, je sens maintenant le vent d'un froid mordant qui caractérise les premières lueurs de l'aube. Mon père n'est pas venu. Peut-être m'a-t-il oublié ? Non. Non c'est impossible. Mais alors pourquoi m'a-t-il laissé passer la nuit dehors, seul, au bord de ce satané volcan ?

Le froid me vrille maintenant les tempes. Le soir tombe à nouveau. Mon père n'est toujours pas venu, il m'a laissé ici. Je ne pense pas qu'il viendra encore. Après tout, cela ne lui sert plus à rien d'avoir un fils comme moi, dans mon état. Aurait-il décidé de m'abandonner ? Pourrait-il m'abandonner ? Il me semblait qu'il m'aimait sincèrement, peut être me trompais-je. Je ne sais plus. La journée passe sans que je ne sente les bras de mon père se serrer autour de moi pour me soulever, me ramener à la maison. Je suis seul, face au vent, à une hauteur vertigineuse et éloigné de tout. Vous savez, il est des endroits d'où vous pouvez oublier le monde, vous détacher de la vie. Moi, c'est le contraire. Lac, macareux, habitants du village. Amis, famille, mon père. Je n'ai pas oublié le monde, c'est le monde qui s'éloigne maintenant de moi. Je ne suis rien, pour personne, même pour mon père. Amour, joie, peur. Tout est parti. Il n'y a plus maintenant que la terre ou je suis assis et le vent entamant sa danse funeste autour de moi. Il ne restera bientôt plus que le vent.

-Une femme habillée d'une robe noire crasseuse dépose une rose dans chacun des deux trous creusés dans le sol boueux. A côté d'elle, une petite fille tente de paraître forte devant sa mère en retenant ses larmes qui pourtant se mettent à couler à flot. Personne d'autre n'est présent hormis le vent, le lac et quelques macareux voletant dans le ciel. Au loin, la cloche du village retentit.-